

Jean-Luc ALLAIN

L'ombre d'Elise



I

Dimanche 14 novembre, 17h.

C'était un dimanche de novembre. Il était un peu plus de 17h. Le soleil couchant projetait ses derniers rayons à travers la fenêtre du salon. Ç'aurait été encore une belle journée d'automne, de celles dont on regrette qu'elles s'éteignent trop vite, si...

Gilles Marais referma la dernière page du roman qui avait occupé une bonne partie de son week-end. A vrai dire, il était un peu déçu par le dénouement de l'histoire. Il avait eu du mal à y entrer, à percevoir les liens entre les personnages que l'auteur prenait plaisir à installer par brèves séquences, passant de l'un à l'autre, plaçant ici et là quelques éléments du contexte, sans intérêt apparent. L'intrigue tardait à prendre corps jusqu'à ce que, soudain, surgisse de la description banale d'une rencontre d'un homme et d'une femme, un détail qui allait, en deux paragraphes, enflammer l'histoire.

Dès lors, au fil des pages, l'importance finalement capitale de tel ou tel détail évoqué précédemment prenait sens. On comprenait soudain pourquoi le

jardinier prenait tant de soin à étudier la météo du lendemain, en quoi importait le goût de l'héroïne pour les promenades solitaires à la tombée de la nuit ou combien cette manie de la grand-mère d'épier les passants derrière ses rideaux jouerait son rôle. Les logiques trop simples entrevues au début du récit s'écroulaient l'une après l'autre. L'histoire était lancée et soudain changeait de rythme. Le lecteur, emporté dans les tourbillons de l'intrigue se prenait alors au jeu.

Gilles avait choisi son camp entre celui de la sagesse et celui de la déraison qui venait perturber les bonnes convenances bourgeoises. Il aurait aimé voir s'imposer, contre toute bienséance, le point de vue du personnage ombrageux et, somme toute, un peu pervers de la femme adultère, manœuvrière et intéressée. Et puis non, la morale serait sauve. Un dernier avatar offrait à l'intrigante ayant fait amende honorable, un retour au bercail par la magie d'une plate réconciliation. Il fallait bien en finir, sans doute...

« Tout ça pour ça ! » pensa-t-il résigné en reposant le livre sur la table basse du salon.

Mais enfin, ce roman, plutôt bien écrit, lui avait procuré l'évasion recherchée durant ces quelques heures. Gilles goûtait ces dimanches après-midi durant lesquels, dans la quiétude familiale, il parvenait à se détacher des soucis quotidiens que sa charge faisait peser sur ses épaules.

Confortablement installée dans le fauteuil design en cuir noir qu'elle avait approché de la porte-fenêtre du bureau, Hélène consacrait sa fin d'après-midi à ses rituelles conversations téléphoniques du dimanche. Elle échangeait ainsi, face au jardin, les nouvelles

avec la famille ou une amie. Gilles, après avoir réactivé le feu dans la cheminée, vint s'asseoir devant l'ordinateur et, orientant l'écran vers son épouse, il écrivit malicieusement à l'intention d'Hélène, en très gros caractères : « LE THE SERA PRÊT DANS CINQ MINUTES ».

C'est alors que retentit la sonnerie de son téléphone portable qu'il avait laissé sur la table du salon. Il ajouta donc à son message : « PEUT-ÊTRE SIX... OU QUINZE ??? ». Puis il se précipita pour répondre à l'appel.

« Bonjour Monsieur le Maire, c'est le Capitaine Guillemot à l'appareil.

– Bonjour Capitaine.

– Je suis désolé de venir perturber votre dimanche, mais il y a du sale boulot pour vous en perspective. On vient de nous signaler qu'une voiture est tombée dans la Maine. Nous avons été prévenus par un couple de randonneurs qui a assisté à la scène. Selon leur premier témoignage, il y avait une jeune femme à bord. Ils n'ont rien pu faire, la voiture a coulé immédiatement. Ils pensent avoir reconnu un véhicule qui circulerait régulièrement sur St-Valois. Il s'agit donc sans doute d'une personne résidant sur la commune. »

« Allons bon ! Si cela se confirme, effectivement, je suis bon pour aller prévenir la famille » pensa-t-il aussitôt avec effroi. La voix soudain hésitante, il tenta d'en savoir un peu plus :

« Vous n'avez pas plus d'éléments concernant la victime ?

– Pour l'instant, nous ne savons rien, reprit le capitaine de gendarmerie, ni sur l'identité précise de

la jeune femme, ni sur les circonstances de l'accident. Mes hommes se rendent sur les lieux. Nous nous y retrouvons, si vous voulez bien ? C'est à quelques dizaines de mètres en aval du Pont-Neuf.

– J'y serai dans une dizaine de minutes, Capitaine. »

En quinze ans de mandat de maire de la commune, Gilles Marais avait malheureusement dû plusieurs fois se plier à cette lourde et terrible tâche de venir annoncer aux familles le décès d'un époux, ou plus terrifiant encore, celui d'un enfant dans un accident de la circulation. La violence de ces instants l'atteignait profondément et il lui avait fallu, à chaque fois, beaucoup de temps pour s'en remettre. Il devait pourtant assumer ce qu'il considérait comme la responsabilité la plus ingrate et la plus lourde de sa mission. Il s'agissait pour lui, dans ce moment si particulier, d'exercer le rôle d'officier de police judiciaire que lui conférait sa fonction et à qui il revenait de prévenir la famille du malheur survenu. Mais il se devait aussi, dans le même temps, d'apporter les premiers mots de réconfort à ces administrés qui, soudain, allaient plonger dans le désespoir, parfois la colère.

La cinquantaine maintenant bien sonnée, Marais avait acquis l'assurance d'un homme respecté et apprécié de ses concitoyens.

« C'est quelqu'un de très humain, disait-on de lui au village. Il a toujours les mots qu'il faut pour réconforter les gens dans la peine. »

Il savait maintenant pouvoir compter sur ce crédit qui lui était accordé pour affronter plus sereinement, avec une sincérité non feinte, l'horreur de ces tragiques circonstances. Ses paroles autant que ses

attitudes favorisaient une proximité rassurante. Sa haute silhouette élancée n'avait pas pâti de la trace du temps. Tout juste le visage s'était-il un peu arrondi. Le front légèrement dégarni, au-dessus de tempes grisonnantes, annonçait une calvitie à venir. Attentif à son aspect physique, traquant avec suspicion les moindres signes d'embonpoint, il était conscient de l'image de sérénité qu'il projetait. Il s'en faisait une arme qui lui facilitait les choses dans son rapport aux gens.

Au ton de la conversation qu'elle percevait depuis le bureau, Hélène comprit immédiatement que la collation, leur petite madeleine du dimanche après-midi, était compromise. Elle abrégua la discussion avec sa mère et vint à la rencontre de Gilles qui, déjà, avait enfilé son par-dessus, chaussé ses souliers et empoché son téléphone portable.

« Où sont tes clés, Hélène ? Je dois prendre ta voiture. J'espère ne pas en avoir pour trop longtemps, mais notre douce soirée est sans doute mal engagée.

– Bon courage, mon chéri ! Je sais qu'il t'en faudra ! » susurra-t-elle, d'une voix douce et aimante, en lui tendant le trousseau qu'elle avait extrait de son sac à main, puis elle déposa un baiser sur les lèvres de son mari, en guise de compassion avec ce qui l'attendait.

La veille, Gilles était allé avec Bertrand Lebrun, son premier adjoint, à une réunion d'élus municipaux du parti, à Nantes. Comme ils étaient rentrés tard, Bertrand l'avait reconduit directement chez lui. Sa voiture resterait garée dans la cour de la mairie pendant le week-end. Cela lui donnerait d'ailleurs l'occasion, avait-il pensé, de descendre à pied le lundi matin, profitant ainsi d'un de ces matins d'automne comme il les aimait.

Le domaine de la Malinière se situait à un peu plus d'un kilomètre du bourg, perché sur un coteau au milieu des vignes. Les Marais avait acquis cette propriété, mettant à profit la vente d'une villa côtière dont Gilles avait hérité après la mort de ses parents. Ils en avaient restauré la longère et quelques dépendances et s'y étaient installés après de longs mois de travaux, à la fin des années quatre-vingt. En abandonnant l'appartement vieillot du centre-bourg de St-Valois-les-Vignes qu'ils occupaient depuis leur mariage, pour cette nouvelle habitation de caractère, Gilles et Hélène, avec leurs deux enfants, avaient trouvé là un cadre de vie remarquable. Au fond de lui-même, Gilles convenait que cette demeure très stylée paraissait plus en adéquation avec son statut social depuis qu'il avait créé son entreprise et plus encore depuis qu'il était devenu un notable de la commune.

Par temps clair, on y voyait à des kilomètres le vignoble étaler ses couleurs, variant d'une saison à l'autre du gris au vert tendre, puis du vert à l'ocre et au roux à mesure que les feuilles de la vigne témoignaient de la fin du cycle annuel. A l'horizon, autour de la propriété, émergeaient les clochers de quelques communes avoisinantes. Plus loin encore, et plus bas, la ville de Nantes et ses banlieues faisaient briller, la nuit, leurs milliers de points lumineux. Par les jours de grande chaleur, l'agglomération semblait coiffée par une vapeur opaque.

A cette saison automnale, à la levée du jour, découvrir en ouvrant les volets de la maison, le soleil percer le brouillard et étendre ses rayons sur les vignes rougies, était pour Gilles le meilleur moyen qui soit pour bien commencer la journée. Il lui arrivait

donc, alors, de prendre le temps de faire le trajet vers la mairie à pied ou en vélo pour profiter au mieux de ce qu'il considérait comme un privilège que lui offrait son environnement.

S'installant au volant de la petite Austin Cooper d'Hélène, il dut bien sûr reculer le siège et régler le rétroviseur avant même de sortir l'automobile du garage. Entre Gilles et sa femme, la différence de taille était considérable, surtout due à la corpulence d'Hélène. Celle-ci était en effet aussi petite et menue par la taille qu'elle était imposante par sa personnalité. Malgré la cinquantaine bien installée, elle présentait encore une sveltesse et une grâce que beaucoup de femmes devaient lui envier. Et nul doute que beaucoup d'hommes devaient jalouser Gilles de pouvoir tenir chaque jour dans ses bras une femme aussi jolie.

La couleur poivre et sel de ses cheveux lui était venue avant quarante ans et avait donné à son visage une noblesse que ne contredisait pas le maintien de son corps qu'elle entretenait avec soin par une pratique régulière de la natation.

Elle avait aussi remplacé depuis quelques années les cours de gym tonic qu'elle fréquentait assidûment dans un club de remise en forme de Nantes par des exercices quasi-quotidiens de fitness auxquels elle s'astreignait devant son écran de télévision. La console de jeux que Gilles lui avait offerte lui permettait de transformer instantanément le salon en salle de sport.

Au premier regard, l'on percevait chez elle, attisée par le pétillant de grands yeux couleur vert d'eau, une énergie éclatante. En outre, derrière cette parure avenante et séduisante se tenait le caractère bien

trempé d'une femme de décision, sûre d'elle-même et ne reculant pas devant la difficulté. C'est ce goût permanent du défi qui avait fait de la jeune institutrice qu'elle avait été dans sa jeunesse, une universitaire aujourd'hui reconnue.

A St-Valois, c'était une femme respectée pour elle-même et pas seulement parce que c'était la dame du maire, comme on disait au village. Elle était peu engagée dans la vie locale, surtout depuis qu'elle avait entrepris en 1995 d'engager des études universitaires qui l'avaient menée à un doctorat de sociologie. Elle avait rédigé une thèse sur le militantisme politique qui lui avait valu d'obtenir, dès 2002, un poste de maître de conférences à l'Université de Nantes.

De temps à autre, elle était sollicitée par des quotidiens de la région pour livrer son analyse de résultats électoraux ou d'événements politiques locaux. Elle en tirait une notoriété personnelle dont elle n'abusait pas. Elle était restée une femme simple pour les habitants de la commune et cette humilité sincère était pour beaucoup dans l'estime que lui portaient les valoisien.

II

Pour se rendre vers le Pont-Neuf, au bout de la longue ligne droite qui descendait vers le bourg, Gilles devait traverser Saint-Valois-les-Vignes. Alors qu'il venait de passer devant le centre de secours de la commune, il s'étonna de voir dans son rétroviseur en sortir successivement deux véhicules de pompiers, toutes sirènes hurlantes. Le premier, tirant un zodiac sur une remorque, s'orientait dans la même direction que lui, mais le second prit le sens inverse et se dirigea vers le centre du village. Cela était plus surprenant.

Dans la minute suivante, il sentit vibrer dans la poche intérieure de sa veste son téléphone portable dont la sonnerie était réglée sur une musique enjouée qu'il estima peu compatible avec le contexte. Étant données les circonstances, il ne jugea pas utile de s'arrêter et prit l'appel tout en conduisant.

« Monsieur le Maire ? Capitaine Guillemot, à nouveau. Je vous rappelle car il y a un autre souci. Nous venons d'être informés qu'un véhicule est en feu dans la cour de la mairie. Décidément, quel fichu dimanche ! »

Gilles avait bien aperçu une colonne de fumée s'élever dans le ciel en approchant du bourg, mais tout à ce pourquoi il se trouvait à ce moment sur cette route, il n'y avait pas pris garde.

« Mais s'il s'agit d'un véhicule stationné dans la cour de la mairie, c'est probablement le mien » réalisa-t-il tandis que les deux hommes mettaient fin à leur échange.

Que s'était-il donc passé ? Il devint songeur. Il comprit alors que le camion d'incendie qu'il venait de voir se diriger vers le centre du village se rendait sur le lieu du sinistre. Il lui fallait bien sûr, d'abord, assumer sa responsabilité de maire en se rendant sur le bord de Maine, mais cette dernière information le concernant, lui, directement et personnellement, provoqua chez Gilles un trouble manifeste.

Durant les quelques minutes qui le menèrent au Pont-Neuf, il ne put que s'interroger sur ce qui pouvait expliquer un tel acte commis à son encontre. Il ne crut pas un instant que sa voiture, une Renault Laguna qu'il venait d'acquérir neuve, avait pu prendre feu comme ça, inopinément. Il devait donc s'agir d'un acte de malveillance.

Bien sûr, St-Valois-les-Vignes, comme toutes les petites communes dites de la deuxième couronne, situées entre vingt-cinq et quarante kilomètres de l'agglomération nantaise, voyait depuis quelques années sa population augmenter et se transformer. Et comme dans toutes ces communes, des actes d'incivilité avaient fait leur apparition. Quelques graffitis fleurissaient sur des murs ; quelques regroupements intempestifs de jeunes les soirs de week-end, à la sortie des cafés, provoquaient de temps à autre des bagarres ; et malheureusement, un

peu de drogue commençait à circuler dans le village lui-même. C'en étaient les premiers signes.

Mais incendier la voiture du maire, dans la cour de la mairie, lui parut relever d'un autre niveau. Jamais jusqu'à ce jour, ces jeunes ne s'étaient résolus à s'en prendre aux autorités de la commune. Le dialogue était parfois difficile, les élus n'ayant que peu de moyens réels pour résoudre les difficultés sociales des laissés pour compte de la société, rejetés de la ville. Néanmoins, l'équipe municipale s'efforçait de favoriser l'intégration de ces nouveaux venus en soutenant les actions associatives et en menant une politique de logement social que l'opposition, d'ailleurs, dénonçait avec force.

Celle-ci attribuait la dégradation de la sécurité sur St-Valois au fait, précisément, que cette offre de logements à loyers modérés attirait une population précaire et incertaine dont les critères sociaux la rendaient prioritaire.

« Avec cette politique, nos jeunes, originaires de la commune, sont contraints d'aller loger ailleurs ! » s'indignaient des élus.

Le chef de l'opposition, Benoît Chevalier, qui, pour se mettre en valeur lors des réunions du conseil municipal, avait le goût des formules, mais pas souvent le talent pour les inventer, aimait à paraphraser Michel Rocard en alléguant que « St-Valois-les-Vignes n'avait pas vocation à accueillir toute la misère du monde ». Cela lui valait aussitôt, et tout aussi régulièrement, la réplique de Bertrand Lebrun. Le premier adjoint prenait aussi plaisir à poursuivre la citation dont la fin était souvent oubliée et selon laquelle « elle devait savoir en prendre fidèlement sa part, quand même ! ».

Fallait-il voir dans cet acte de destruction une provocation manipulée en sous main par l'opposition, ou au moins par l'un de ses représentants les plus radicaux ? Gilles ne voulait y croire. On n'en était quand même pas là !

C'est sur cette dernière pensée qu'il approcha du Pont-Neuf où un attroupement s'était déjà formé. Sur l'indication d'un brigadier, il engagea l'Austin sur le large sentier de randonnée qui avait été aménagé au bord de la rivière. Derrière lui, le véhicule des pompiers manœuvra pour approcher le zodiac qui fut aussitôt mis à l'eau. Le premier objectif des sauveteurs était bien sûr de sortir la victime de sa prison, bien que tout espoir de la trouver vivante semblât peu réaliste.

Gilles fut accueilli à sa descente de voiture par le capitaine Guillemot qui le salua dans la pure tradition militaire puis lui présenta le couple de randonneurs qui avait donné l'alerte. Arrivé sur les lieux seulement quelques minutes avant le maire, il n'avait pas encore eu le temps de les entendre. L'officier de gendarmerie était un homme d'une grande corpulence, tout en rondeurs. L'uniforme aidant, il en imposait naturellement et bien que s'évertuant à garder une certaine distance vis à vis de ses interlocuteurs, fonction oblige, il n'en inspirait pas moins confiance. Il émanait de lui une autorité naturelle et rassurante qui était appréciée au village depuis son arrivée à la brigade au début des années 2000.

« Monsieur et Madame Bardin, c'est bien votre nom, n'est-ce pas ? Voulez-vous bien nous raconter ce que vous avez vu ? s'enquit le chef de brigade.

– Et bien, nous marchions sur le sentier en provenance du moulin, commença Mme Bardin, encore choquée par la scène à laquelle elle venait d'assister. Nous suivions le circuit vert. Nous étions à une cinquantaine de mètres du Pont-Neuf, lorsque nous avons entendu un bruit de moteur comme si une voiture faisait la course. On s'est regardé avec Julien. On s'est dit, voilà encore des jeunes qui n'ont rien d'autre à faire le dimanche que de mettre leur vie en danger... et celle des autres en même temps ! crut-elle bon d'ajouter. Puis le bruit s'est rapproché et nous avons vu la voiture s'engager à toute allure vers nous sur le sentier. Elle a failli percuter l'arbre qui est là, sur la gauche du sentier. Elle s'est arrêtée, a reculé puis elle s'est directement dirigée, en accélérant, vers la rivière, à l'endroit où les pompiers ont stationné leur camion, là.

Elle accompagnait son explication de grands gestes des bras, encore sous le choc de l'événement tragique qui s'était déroulé sous leurs yeux quelques minutes plus tôt.

– On n'a pas eu le temps de réaliser ce qui se passait, poursuivit-elle. J'ai dit à Julien c'est pas un accident, ça ! C'est pas un accident !

– Et la voiture a coulé tout de suite, continua le mari. Il faut dire que toutes les vitres étaient baissées, ce qui m'a paru drôle parce qu'il ne fait quand même pas très chaud à cette saison. Si elle avait percuté l'arbre, au moins, cela lui aurait peut-être sauvé la vie... ajouta-t-il, songeur.

– Vous avez dit que vous aviez reconnu la voiture et qu'elle était conduite par une femme, reprit le gendarme.

– Oui, répondit la randonneuse qui réalisait soudain qu'elle et son mari devenaient des acteurs importants du drame.

Ils seraient sûrement questionnés par des journalistes qui n'allaient pas manquer d'arriver. Ils auraient peut-être même leur photo dans le journal. « M. et Me Bardin, les premiers témoins du drame du Pont-Neuf »... Il allait falloir être précis dans le témoignage et sans doute devoir raconter et raconter encore. Enfin, il fallait bien faire son devoir de citoyen ! Ils allaient contribuer à établir la vérité sur ce qui s'était passé. Ce n'était quand même pas rien !

– Il s'agit d'une Peugeot 205, je crois, rouge et blanche. Il y en a une comme ça à St-Valois. On la voit souvent stationnée depuis quelques temps près de l'école. Pas vrai, Julien ? On y passe lorsque l'on va à la bibliothèque, le jeudi. On y va toujours à pied, parce que, comme nous sommes retraités, nous avons le temps et comme nous aimons la marche à pied... On a vu plusieurs fois une jeune femme monter dedans. Nous l'avons remarquée parce que nous la trouvions moche. La voiture, je veux dire...

– Ginette, ça n'intéresse pas le capitaine, ça... »

Gilles n'avait pas écouté la fin de la déclaration de Mme Bardin. Cette 205 de couleurs rouge et blanc, il savait à qui elle appartenait. Il s'agissait d'Élise Caron, la jeune enseignante nommée à la rentrée à l'école publique. Rien encore ne permettait d'affirmer qu'elle était bien la conductrice de la voiture qui venait de se jeter dans la Maine mais l'hypothèse qui lui vint instantanément et naturellement à l'esprit était le suicide de cette jeune femme.

Gilles avait fait sa connaissance lors de la visite qu'il effectuait chaque année à l'école, quelques jours après la rentrée. Il pouvait ainsi rencontrer l'équipe pédagogique et montrer de la sorte l'intérêt que la municipalité attachait à la vie scolaire. Patrice Leclair, le directeur, en profitait pour lui présenter les nouveaux arrivants de l'équipe. Élise Caron était l'une des deux nouvelles enseignantes. Elle était professeur des écoles stagiaire et elle avait été nommée à l'école de St-Valois-les-Vignes pour l'année sur une ouverture de classe. Cette classe supplémentaire découlait d'un accroissement régulier de la population scolaire dû aux nouveaux lotissements de la commune.

Gilles savait très peu de choses d'elle, sinon qu'elle occupait un logement de fonction que la mairie avait mis à sa disposition pour un loyer très modéré. Patrice Leclair avait su, avec efficacité, plaider sa cause auprès de la commission d'attribution des logements communaux. Elle résidait donc actuellement sur la commune, mais n'y avait pas de famille. Il reviendrait donc à la gendarmerie de faire le nécessaire pour prévenir ses proches de cette catastrophe. S'il se trouvait, de fait, exonéré de cette triste démarche, Gilles ne s'en trouva pas moins choqué pour autant.

Élise Caron était une jeune femme de 28 ans. Elle était célibataire. Tout ce qu'il savait d'elle, Gilles l'avait appris lors d'une brève discussion avec elle à l'occasion de sa visite à l'école, début septembre. Il s'était fait la remarque qu'elle avait le même âge que Florence, sa propre fille. Il avait même noté, curieusement, quelques ressemblances entre les deux jeunes filles. Même taille (depuis ses quatorze ans,

elle mangeait sur la tête de sa mère, disait-on de Florence), même corpulence, du moins lui semblait-il. Et cette même façon de parler un peu du nez. Mais n'avait-il pas tendance à chercher la comparaison entre toutes les jeunes filles qu'il lui était donné de rencontrer et sa Florence dont il était si fier. D'habitude, il trouvait les autres moins jolies, forcément. Là, il ne pouvait pas dire...

Élise Caron venait de Savoie où elle avait terminé ses études. Son master en poche, elle avait choisi de tenter le concours de professeur des écoles à Nantes pour se rapprocher de sa mère qui, elle-même originaire de la région nantaise, après son divorce, avait rejoint sa ville natale.

Était-elle jolie, finalement ? Il était difficile de le dire. Les traits de son visage n'étaient pas particulièrement gracieux et s'effaçaient derrière deux grands yeux noirs qui captaient l'attention et dont il était difficile de se défaire. Ses cheveux bruns qu'elle portait mi-longs, comme Florence, mais Florence était châtain-clair, retombaient en franges sur son front et accentuaient le caractère ombrageux qui se dégageait de sa personne.

D'une taille moyenne, elle avait un corps bien proportionné mais qu'elle ne cherchait pas à mettre en valeur par ses tenues vestimentaires. Celles-ci se résumaient le plus souvent à une paire de jeans et un pull-over léger et de couleur sombre. Non, Florence était quand même plus coquette !

Bien que ne cultivant pas sa féminité et semblant toujours sur la réserve, elle projetait une sensualité certaine qui avait ému Gilles lors de leur rencontre. Il lui avait semblé, en y repensant furtivement de retour à son bureau, qu'il y avait un contraste entre ce

qu'elle donnait à voir d'elle-même et ce qu'il devait y avoir au fond d'elle. Il devinait une fougue, une colère rentrée qu'une étincelle suffirait peut-être à faire exploser.

On lui avait aussi laissé entendre que son début dans le métier ne se faisait pas sans mal. Des parents s'étaient plaints auprès du directeur de l'école des mauvaises conditions de travail dans cette section de CM2. L'enseignante ne tenait pas sa classe, disaient-ils. Certains enfants ne supportaient plus le bruit permanent et Mlle Caron se laissait trop souvent déborder par quelques élèves particulièrement dissipés.

Ces propos lui avaient également été rapportés par son adjointe aux affaires scolaires, Blandine Rotureau, qui recevait les confidences de son amie et présidente de l'association de parents de l'école publique, Violaine Gilbert. Sans vouloir nuire à la jeune enseignante, et en insistant bien sur ce point, Gilles avait évoqué cette question, juste quelques jours avant, lors d'un entretien avec l'inspecteur de la circonscription qu'il avait reçu dans son bureau.

Celui-ci avait fait part de son scepticisme à l'égard des nouvelles modalités de recrutement et de formation des maîtres. Les jeunes enseignants se voyaient en effet lancés dans le grand bain, comme l'on disait dans les journaux, en responsabilité complète d'une classe, sans véritable préparation professionnelle. Ces situations de débordement, et souvent de souffrance, de ces jeunes collègues étaient donc, selon l'inspecteur, de plus en plus fréquentes. Mais celui-ci avait voulu se montrer rassurant.

« Je ne suis pas trop inquiet dans le cas de Mlle Caron, avait-il confié au maire. J'ai en effet toute confiance dans le directeur de l'école qui s'est proposé

d'accompagner sa jeune collègue dans son apprentissage du métier. Et puis, elle va participer à des formations et cela devrait rapidement s'arranger. »

Mais, n'y avait-il pas une relation entre ces difficultés professionnelles et ce probable suicide ? C'était peut-être aller un peu vite, pensait-il, mais après tout, depuis quelques années, il n'était pas exceptionnel que les médias rapportent le cas de travailleurs excédés mettant fin à leurs jours. Lui-même, dans sa commune, avait eu à soutenir moralement, il n'y avait pas si longtemps, un administré ne supportant plus ses conditions de travail et une forme d'humiliation qu'il subissait quotidiennement de la part d'un supérieur hiérarchique, à coups de réflexions dévalorisantes à son égard devant ses collègues. Il en était arrivé à confier son désespoir et l'envie peut-être d'en finir, à sa femme. Se sentant impuissante pour aider son mari, celle-ci s'en était ouverte à Gilles Marais en qui elle avait une grande confiance, lui lançant ainsi un véritable appel au secours.

Si c'était le cas pour cette jeune femme, cela semblerait bien cruel ! pensa Gilles. Il avait bien observé, également, que le milieu enseignant devenait un groupe professionnel très sensible, parfois même en quasi révolte vis à vis des politiques éducatives des pouvoirs publics. D'ailleurs, ses propres relations avec Patrice Leclair s'étaient très nettement tendues, particulièrement depuis le début de l'année scolaire. Les deux hommes se côtoyaient depuis plus de vingt ans à la section locale du parti socialiste. Sans n'avoir jamais été des amis proches, ils s'étaient toujours bien entendus. Cette affiliation commune avaient d'ailleurs facilité les relations entre le directeur d'école et le